

Pierre MAZIER

Un chantier de jeunesse
du Languedoc,
pendant l'occupation allemande.



NIMES
C. LACOUR, EDITEUR
Place des Carmes - 25 bd amiral Courbet

Collection *COLPORTEUR*

1993

AVANT-PROPOS

C'est le 5 novembre 1942 – il vient d'y avoir cinquante ans – que j'ai fait connaissance avec le Groupement 24 en qualité d'appelé, au terme d'un sursis que m'avait valu ma qualité d'étudiant à l'Université de Montpellier. Partis de Nîmes en pleine nuit, nous avons, mes camarades et moi, changé de train à Béziers pour nous entasser dans un « marchandises-voyageurs » qui, parti à 9 h 35, était arrivé à Lodève à 18 h 20 : près de neuf heures pour un parcours de soixante-quinze kilomètres. Un chef d'équipe, tout de vert vêtu, nous attendait en gare. Dans la grisaille d'une fin d'après-midi d'automne, il nous conduisit vers des baraquements voisins pour y passer la nuit. Le lendemain, à l'issue des opérations d'incorporation, je fus affecté, sans m'acquitter du moindre péage en cigarettes, à la « Maison des chefs » située, en plein centre de Lodève, au n° 20 de la Grand'Rue. Il y avait là un bureau-bibliothèque, un salon de lecture et un bar, le tout régulièrement fréquenté par les gradés du Groupement. J'étais binomé avec Jean-Marie Vaquier, un sympathique séminariste. Nous avons de la chance : notre tâche, qui consistait à préparer des plans pour les cercles d'études et à gérer la bibliothèque, ne manquait pas d'intérêt et, de surcroît, nous laissait des loisirs. Je pouvais ainsi observer les cadres étoilés de notre microcosme (Les grades étaient matérialisés par des barrettes à fond rouge où étaient disposées des étoiles dorées : quatre pour les commissaires, trois pour les commissaires-adjoints, deux pour les commissaires-assistants, une pour les assistants).

Le commissaire Picquet, qui dirigeait de main de maître le « Pourquoi-pas ? », venait souvent nous voir et s'intéressait à nos modestes travaux. D'une taille bien prise, haut en couleur, il nous apparaissait tout auréolé de son prestige de baroudeur de la Grande Guerre qui avait conquis grades et décorations à la force des poignets. Son autorité était souriante mais rigoureuse. Il avait le don de la harangue et des qualités indiscutables d'entraîneur d'hommes. Il nous appelait « ses petiots » et, à l'occasion, maniait la langue verte avec à-propos. Son patriotisme était rigoureux et son anti-germanisme éclatant. En contrepoint son adjudant, Jean Loloum, nous semblait bien terne malgré ses efforts

pour ne rien perdre de sa petite taille et se poser en docteur de la Révolution nationale. Le choix du commissaire Planès comme médecin-chef me laissait rêveur, mais j'admira la clarté d'exposition du commissaire-adjoint Lémus, chef des travaux.

Nous ne rentrions au camp que pour manger et dormir. Le commissaire-assistant Grangé, chef du groupe « Charcot » dit « des services », essayait pourtant de nous endoctriner. Ce jeune homme de vingt-cinq ans qui semblait sorti d'un roman de Pierre Benoit, au demeurant d'un contact sympathique et d'un commerce agréable, cherchait à frapper les imaginations. C'est ainsi que les cadets n'étaient admis à assister à la cérémonie des couleurs avec leurs anciens qu'à l'issue d'une « veillée d'armes » où, dans la froide nuit de décembre, on les avait abreuvés de textes patriotiques. Pour aguerrir sa troupe, Grangé pouvait aussi compter sur le zèle du chef d'atelier Alagnoux, spécialiste de l'ordre serré et des marches de nuit.

En fait, les jeunes avaient d'autres préoccupations : tuer le temps et surtout manger. L'ordinaire, en effet, laissait à désirer tant en qualité qu'en quantité : rations de pain insuffisantes, « juliennes » et rutabagas peu appétissants, ragoûts sans saveur. Pour améliorer cette situation il y avait les colis familiaux, nettement plus consistants quand ils venaient du Cantal que lorsqu'on les recevait de Nîmes ou de Sète, les échanges de « rabiote » contre cigarettes et bouteilles de vin avec les « cuistots » et, quand s'ouvraient les portes du camp ou du bureau, la ruée vers « Sancho », le pâtissier de la Grand-Rue, où l'on trouvait, à cette époque, des gâteaux à base de carottes ou de tomates que l'on finissait par trouver bons...

Je suis resté à Lodève jusqu'à la fin du mois de janvier 1943. J'ai ensuite été muté au camp des Gardies, perché sur sa falaise à quelques kilomètres au sud de Roqueredonde. Le vent d'hiver s'insinuait à travers les planches des baraques du groupe « Vercingétorix » et, enfouis dans nos « sacs à viande », nous grelottions. Pour les ablutions, il fallait utiliser un escalier fort inconmode de quatre-vingt-seize marches qui donnait accès à une source glacée. Mais l'air était lumineux, le matraquage moralisateur nul, et le chef de groupe, Victor Gillet, fort sympathique. Ce jeune aspirant de réserve s'attachait avant tout au bien-être de ses hommes et faisait des prodiges pour améliorer leur ordinaire : n'avait-il pas mis sur pied un troupeau de vaches et créé un vaste potager ? En me recevant, il avait vite compris que je ferais un très mauvais forestier et un cantonnier détestable. Aussi m'occupait-il au secrétariat où je secondais Paul Gentil, polytechnicien et futur Directeur général de la S.N.C.F. Gillet avait

d'ailleurs été très heureux de trouver en moi un « quatrième » acceptable pour des bridges qui lui permettaient de meubler ses interminables soirées d'hiver.

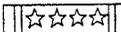
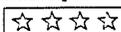
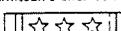
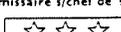
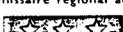
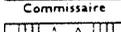
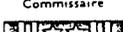
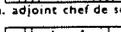
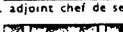
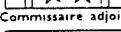
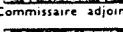
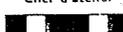
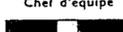
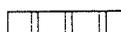
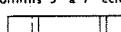
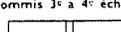
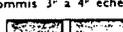
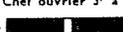
J'ai définitivement quitté le Groupement 24 le 12 mars 1943. A la suite d'un concours régional, j'avais été muté à l'Ecole des cadres du Languedoc installée à Montpellier, au Plan des quatre-seigneurs, dans les locaux du Collège des Ecossais. Affecté au Bureau d'études et de documentation, j'étais chargé de préparer les cours et de corriger les copies des assistants-élèves sous la responsabilité du commissaire-assistant Didier. Je n'avais pas à me plaindre. Jusqu'au moment où le S.T.O. est devenu très menaçant. Le 31 mai 1943, j'ai pris le maquis pour éviter une déportation outre-Rhin. Mais ceci est une autre histoire.

Le temps et l'âge aidant, j'ai pensé qu'il pourrait ne pas être inutile d'évoquer le souvenir de ce Groupement 24 qui fut, semble-t-il, un des plus représentatifs de ces Chantiers de Jeunesse dont l'histoire reste encore à écrire en 1993.

J'ai tenu compte, bien entendu, de mon expérience personnelle, mais aussi de documents d'archives et surtout de plusieurs témoignages ; notamment ceux de Mademoiselle Picquet, fille du chef de groupement, de Messieurs Jean Ménard, Victor Gillet, Georges Noviant, Lucien Mazet, J.M. Bruneau, René Cournut, Georges Vidal, Jean Imbert, André Renoir.

Que ces anciens du « Pourquoi-pas ? » trouvent ici l'expression de ma reconnaissance.

INSIGNES DES FONCTIONS

COMMISSARIAT GÉNÉRAL	COMMISSARIATS RÉGIONAUX Ecoles régionales magasins	GROUPEMENTS
 Commissaire général		
 Commissaire général adjoint		
 Commissaire chef de section	 Commissaire régional	
 Commissaire s/chef de section	 Commissaire régional adjoint	
 Commissaire	 Commissaire	 Commissaire chef de groupement
 Com. adjoint chef de service	 Com. adjoint chef de section	 Commissaire adjoint
 Commissaire adjoint	 Commissaire adjoint	 Commissaire assistant
 Commissaire assistant	 Commissaire assistant	 Chef de groupe
		 Assistant de chef de groupe
		 Chef d'atelier
		 Chef d'équipe
		 Second d'équipe
 Commis 5 ^e à 7 ^e échelon	 Commis 5 ^e à 7 ^e échelon	 Commis 5 ^e à 7 ^e Chef ouvrier 5 ^e à 7 ^e Monit. 7 ^e à 10 ^e
 Commis 3 ^e à 4 ^e échelon	 Commis 3 ^e à 4 ^e échelon	 Commis 3 ^e à 4 ^e Chef ouvrier 3 ^e à 4 ^e Monit. 4 ^e à 6 ^e
 Commis 1 ^{er} à 2 ^e échelon	 Commis 1 ^{er} à 2 ^e échelon	 Commis 1 ^{er} à 2 ^e Chef ouvrier 1 ^{er} à 2 ^e Monit. 1 ^{er} à 3 ^e
		 Apprenti commis

Les barrettes des chefs en 1940.

« Elles sont de couleur blanche pour le commissariat général, bleues pour les commissariats généraux, rouge pour les groupements.

Ulérieurement, le nombre d'étoiles est porté à cinq pour les commissaires en chef, quatre pour les chefs de groupement, trois pour les commissaires-adjoints. »

INCORPORATION 41



A mon commandement ! en colonne par 3... couvrez !

Un émule de Dubout au Groupement 24.



Le commissaire Picquet

UN GÉNÉRAL AU PIED DU MUR

Après le désastre du printemps 1940 et l'armistice du 25 juin, un des problèmes les plus urgents que doit résoudre l'Etat-Major est le règlement du sort des quelque quatre-vingt-dix mille appelés des classes 1939 et 1940 qui auraient dû arriver dans les dépôts les 8 et 9 juin. Certains y sont bien parvenus et, équipés à la hâte, croupissent dans l'inaction. Mais d'autres errent encore dans un pays totalement désorganisé et vivent d'expédients, parfois même de rapine, à la recherche de casernes désignées comme lieux de repli. Venus de tous les départements de l'hexagone, souvent coupés de leur famille, ils sont toujours les uns et les autres sous la responsabilité de l'autorité militaire.

Le Général de La Porte du Theil reçoit du ministre de la Défense Nationale, le 2 juillet 1940, l'ordre de prendre en charge tous ces naufragés de la déroute : « Faites-en ce que vous voudrez », lui dit ce dernier.

Si la mission est vague, le choix de l'homme à qui elle est confiée est des plus judicieux : les origines, la carrière et la réputation bien établie d'éducateur du futur Commissaire général des chantiers de la jeunesse le prédestinaient pour cette mission de sauvetage.

Paul Marie Joseph de La Porte du Theil est né le 29 mai 1884 à Mende où son père était Inspecteur des eaux et forêts, ce qui explique peut-être son goût de la nature et de la vie en plein air. A l'issue de ses études secondaires au collège des Jésuites de Moulins, il « monte » à Paris pour préparer l'école Polytechnique où il entre en 1903. A sa sortie, il décide d'entreprendre une carrière militaire. Il fait la guerre de 1914-1918 comme capitaine d'artillerie. C'est ensuite le déroulement d'un cursus des plus honorables où, à la faveur des circonstances, s'affirme sa vocation de meneur d'hommes et d'éducateur : instructeur à l'école d'application de l'infanterie de Fontainebleau, professeur à l'Ecole de guerre, colonel au 32^e régiment d'artillerie de Vincennes, affectation au centre des Hautes études militaires.

Au cours de ses années parisiennes, il se découvre un violon d'Ingres : le scoutisme. L'occasion lui en est fournie en 1928 lorsque le chef de la troupe que

CHANTIERS DE LA JEUNESSE FRANÇAISE

GROUPEMENT N° 24

COMMISSAIRE GÉNÉRAL DES CHANTIERS

Général de la Porte du Theil

COMMISSAIRE RÉGIONAL DU LANGUEDOC

Chef Gaudin de Saint Rémy

COMMISSAIRE CHEF DU GROUPEMENT N° 24

Chef Picquet

DIRECTION ET SERVICES DU GROUPEMENT N° 24

COMMISSAIRES ADJOINTS			
Direction Chef Marchal		Travaux Chef Lemius	
COMMISSAIRES ASSISTANTS			
Direction Chef De Montarnal	Travaux Chef Chabanne	Initiation Professionnelle Chef Mallet	Trésorerie Chef Bonnet
		Matériel Chef Massol	
ASSISTANTS			
Éducation physique Chef Montald	Ravitaillement Chef Chaumel	Transports Chef Cohen	
COMMIS			
Ravitaillement	Chatillon	Trésorerie	Lepy
Secrétariat	Benech	Travaux	Costes
Matériel	Soulié	Sports	Alliotte
	Bejus	Infirmierie	Wermeister
Effectifs	Levéque		Genessey
	Kerloch		
CHEFS OUVRIERS			
Atelier Cordonnier	Duverdier	Atelier tailleur	Froger
Atelier Bois	Lelandais	Artisanat du fer	Nicol
Atelier Auto	Renaut	Boulangerie	Chambon
Atelier Ravitaillement	Corvaisier	Transports hippo	Chantraine
Atelier Boucherie	Pichon	Téléphone	Canet
CORPS MÉDICAL			
Médecin-Chef	Docteur Jarry		
Médecins - Commissaires - Adjoint :	Docteur Luciani		
	Docteur Klarnet		
	Docteur Neveu		
Dentiste - Commissaire - Adjoint	Docteur Prat		
Pharmacien - Commissaire - Adjoint :	Chef Wyckaert		
PERSONNEL FÉMININ			
Assistante Sociale	M ^{lle} M. Poirault		
Infirmière-Chef	M ^{lle} Y. Poirault		
Infirmières	M ^{lles} Bernard		
	Coindeau		
	Jeunet		

L'Etat-Major du Groupement 24 en 1941

fréquente son fils, sur sa paroisse de Saint-Sulpice, tombe malade et qu'on lui propose de le remplacer. Comme tous les garçons, il prononce la « triple promesse », revêt l'uniforme et, coiffé du chapeau légendaire, participe pendant des années à tous les rassemblements et exercices de la région parisienne, tant et si bien qu'on finit par le nommer commissaire de la Province de l'Île-de-France. Lorsqu'en 1935 il est promu général et prend le commandement de l'école de Fontainebleau, il doit, en raison de ses nouvelles responsabilités, abandonner le scoutisme mais ne fera jamais mentir la maxime « scout un jour, scout toujours »...

À la déclaration de guerre, en 1939, il commande la 42^e division à Metz. Le 10 mai 1940 il est nommé général de corps d'armée et prend le commandement du VII^e corps. À ce titre il organise la savante retraite de son unité qui, chargée initialement de défendre l'Aisne, effectue un repli de cinq cents kilomètres du 9 au 26 juin 1940 pour se retrouver à peu près intacte à Bourgneuf, au sud de Guéret, quand intervient l'armistice.

En 1940 le général de La Porte du Theil est au mieux de sa forme. Retenons le portrait qu'en brosse Findus dans « La Revue de deux mondes » du 15 mai 1942 : « Le teint coloré, les cheveux châtain clair sans un poil blanc, de longues moustaches blondes à la gauloise, des yeux bruns, tour à tour malicieux, paternels ou sévères ; un corps râblé, tout à la fois souple et robuste, une démarche aisée, aux larges foulées, une voix chaude et prenante quand elle s'adresse aux jeunes, forte et métallique quand elle les commande, capable de pardonner un échec à une initiative malheureuse, mais impitoyable dans l'inaction et le laisser-aller, énergique, actif, taciturne parfois, le Commissaire général est un chef... » Un chef qui, au fil des ans, à la faveur de l'exercice du commandement et de la pratique du scoutisme, a modelé une doctrine de formation originale que les circonstances lui permettent maintenant de mettre en application.

Démobilisés et transformés en « requis civils », les quatre-vingt-dix mille recrues sont réparties en une quarantaine de « groupements » d'environ deux cents hommes cantonnés, loin des grandes villes pernicieuses, dans des bourgs de piémont, à proximité des coupes et des chantiers désignés par les eaux et forêts, car on se propose de régénérer les nouveaux venus par le travail. Les groupements sont répartis en six « provinces » : Alpes-Jura, Auvergne, Languedoc-Roussillon, Pyrénées-Gascogne, Provence, Afrique du Nord.

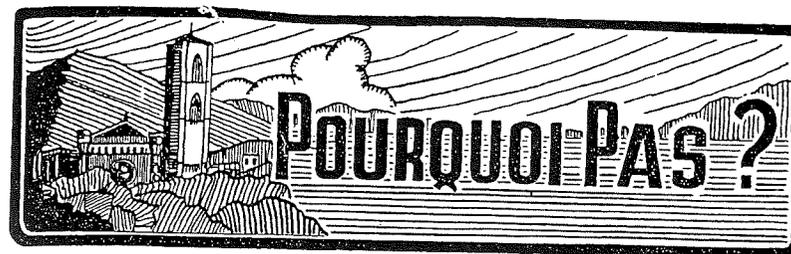
Chaque groupement (1) est divisé en une douzaine de « groupes » d'environ cent cinquante hommes et le groupe comporte lui-même onze équipes de

(1) Dans le département de l'Hérault, nous trouvons : à Saint-Pons le groupement 23, à Lodève le groupement 24, à Lunas le groupement 25. Dans le Gard : à Laudun le groupement 6, au Vigan le groupement 18, à Anduze le groupement 45.

quatorze hommes. L'encadrement est assuré, pour ce qui concerne les cadres supérieurs, par des officiers d'active du VII^e corps sauvés ainsi de l'inaction et quelques officiers de réserve souvent titulaires du label « scout ». Quant aux chefs de groupe, ils sont choisis initialement parmi les volontaires des écoles d'aspirant. Par la suite, l'organisation secrétera ses propres chefs. Toute assimilation avec l'armée devant être soigneusement évitée, on a recours, pour les appellations, au système scout : La Porte du Theil devient le « Commissaire général » des chantiers de la jeunesse. Son état-major est constitué, au plus haut niveau, par des « commissaires en chef ». Le groupement est commandé par un « commissaire » assisté d'un « commissaire-adjoint », le groupe par un « commissaire-assistant » aidé par des « assistants ». Les « chefs d'équipe », initialement « chefs de patrouille », sont les caporaux de cette armée de « jeunes ».

La hiérarchie est matérialisée par des barrettes fixées au-dessus de la poche de poitrine droite de l'uniforme vert forestier sur lesquelles sont placées des étoiles en nombre variable suivant le grade, ou des barres pour les grades subalternes. Les barrettes sont de couleur blanche pour le commissariat général, bleue pour le commissariat régional, rouge pour les groupements. Tout supérieur a droit à l'appellation de « chef », à l'exception de La Porte du Theil à qui l'on dit toujours : « mon général ».

Initialement, la mission de ce dernier devait prendre fin avec le départ des appelés du mois d'août libérés en février 1941. Malgré de très grosses difficultés et de vives critiques, le Commissaire général, attaché à son œuvre, parvient à lui faire conférer un caractère permanent : un « acte dit loi » du 18 janvier 1941 impose à tous les jeunes Français — non juifs — âgés de vingt ans et résidant en zone dite libre, d'effectuer un stage dans les Chantiers de jeunesse.



REVUE MENSUELLE DES JEUNES DU GROUPEMENT N° 24
— DES CHANTIERS DE LA JEUNESSE FRANÇAISE —

DIRECTION — ADMINISTRATION — RÉDACTION
Service des Travaux du Groupement n° 24. Lodève (Hérault)

1^{re} Année — N° 1. — C. C. F.

— Téléphone : 188 — LODÈVE — Prix : 4 francs

— PAROLES DU CHEF —



BONJOUR LES PETITS !

Mon âge me permet de vous appeler « petits » et aux chantiers, pendant huit mois, ne serez-vous pas tous mes fils ?

Vous venez de quitter vos parents, vos amis. Vos parents, vous les retrouverez en vos chefs, capables de vous comprendre et de mériter votre confiance, soucieux de faire de tous, des hommes à l'âme virile et généreuse, des hommes fiers de notre France, dignes de leur grand chef : PÉTAIN.

Des amis, vous en trouverez de sûrs, sincères, dans vos camarades qui avec vous, vivront la grande vie des chantiers, travailleront avec la même ardeur, connaîtront les mêmes difficultés, mais aussi partageront les mêmes joies après un labeur consciencieusement accompli dans un même idéal.

Vous avez certainement entendu parler beaucoup des chantiers : En bien par des jeunes qui, malgré les tâtonnements d'un début ont senti poindre l'œuvre immense du redressement national. En mal, aussi peut-être, par les aigris, les éternels

mécontents, ceux qui, n'ayant pas compris, se cabrent devant l'ordre, espérant toujours profiter du désordre. Vous ne voudriez pas vous ranger au nombre de ces derniers ?

Venez à nous avec toute la gaieté et l'enthousiasme de votre jeunesse, avec l'esprit de devoir et l'amour du travail, aliments vitaux d'un pays ne voulant pas mourir et qui en acceptant le mot d'ordre : « SERVIR », garde sa foi dans ses destinées.

Petits, d'emblée je vous donne ma confiance, vous ne sauriez me décevoir.

A tous, je souhaite la bienvenue et vous dis avec tout mon cœur :

« Hardi !

» A l'ouvrage !

» Vive le Maréchal !

» Vive la France ! »

Commissaire PICOQUET
Commandant le Groupement n° 24.

Le premier éditorial du « Pourquoi Pas ? »

LE TEMPS DES PIONNIERS

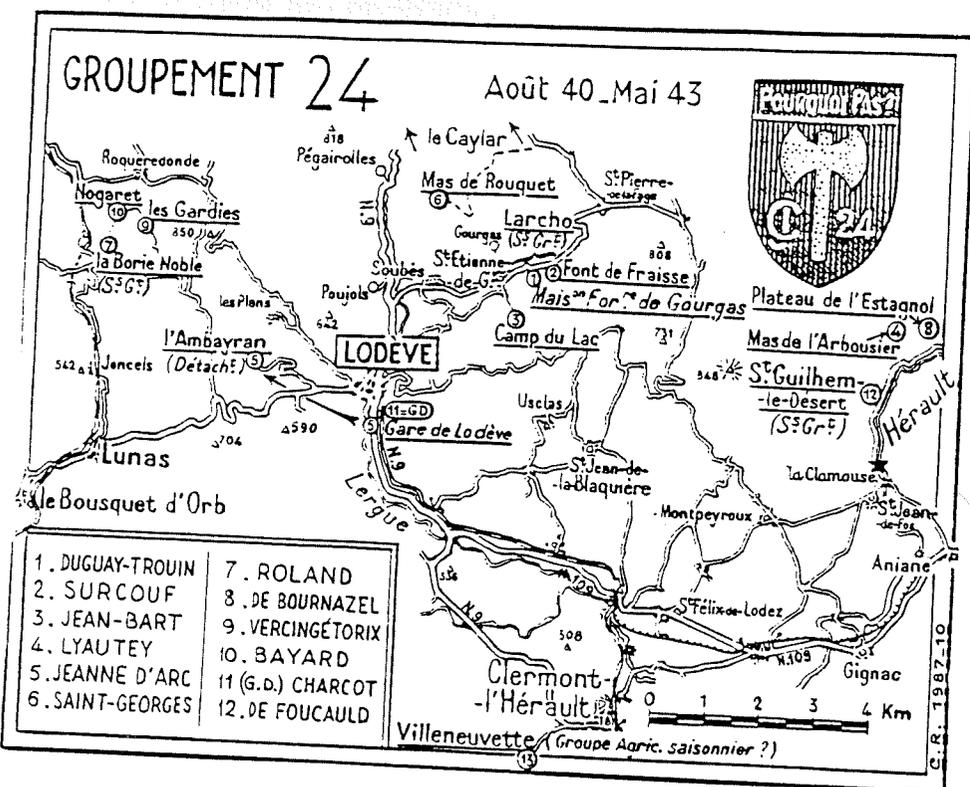
La naissance du groupement 24

Le télégramme officiel n° 3442/M du 28 août 1940 adressé au général commandant la XVII^e Région à Montpellier précise que le P.C. du groupement 24 doit être installé à Lodève. C'est une chance pour cette petite ville jadis prospère mais où périclita, faute de débouchés, une industrie drapière favorisée au XVIII^e siècle par le cardinal Fleury qui avait obtenu pour elle le quasi-monopole de l'habillement des troupes royales.

Bernard de Montclos, chef désigné du groupement, ne dispose pour tout viatique que d'une « note de base », rédigée par La Porte du Theil en une matinée, et d'une avance de fonds de 90 000 francs assortie de quelques directives comptables. Il installe son P.C. à la caserne Fouque où il ne séjournera d'ailleurs que trois mois avant de transporter ses services dans l'ancienne sous-préfecture. Il prend ensuite contact avec le maire et les diverses personnalités locales. Les responsables des Ponts et Chaussées et des Eaux et Forêts lui précisent la position des chantiers que ses hommes devront exploiter. Il se rend vite compte que la médiocrité des communications ne facilitera pas les choses : la gare de Lodève, terminus d'une petite ligne en cul-de-sac, est mal desservie, et les routes d'accès aux camps sont rudimentaires.

Les chefs, presque tous officiers d'active ou de réserve, arrivent les premiers, dès le début du mois de septembre. Ils cherchent à se loger en ville de gré à gré : ce sont désormais des civils et il n'est pas question de billets de logement. En fin d'année on en comptera, tous grades confondus, 158 pour l'ensemble du groupement. Aux postes-clefs s'installent les deux adjoints, Marchal et Lemius, le responsable du ravitaillement, Chaumel et le docteur Jarry, médecin-chef.

Peu après 1033 « jeunes » en provenance, pour la plupart, des casernes des départements de l'Hérault ou du Gard débarquent par groupes compacts. On les installe tant bien que mal sous des tentes dressées à la hâte dans un terrain



Implantation des groupes du « Pourquoi-pas ? »

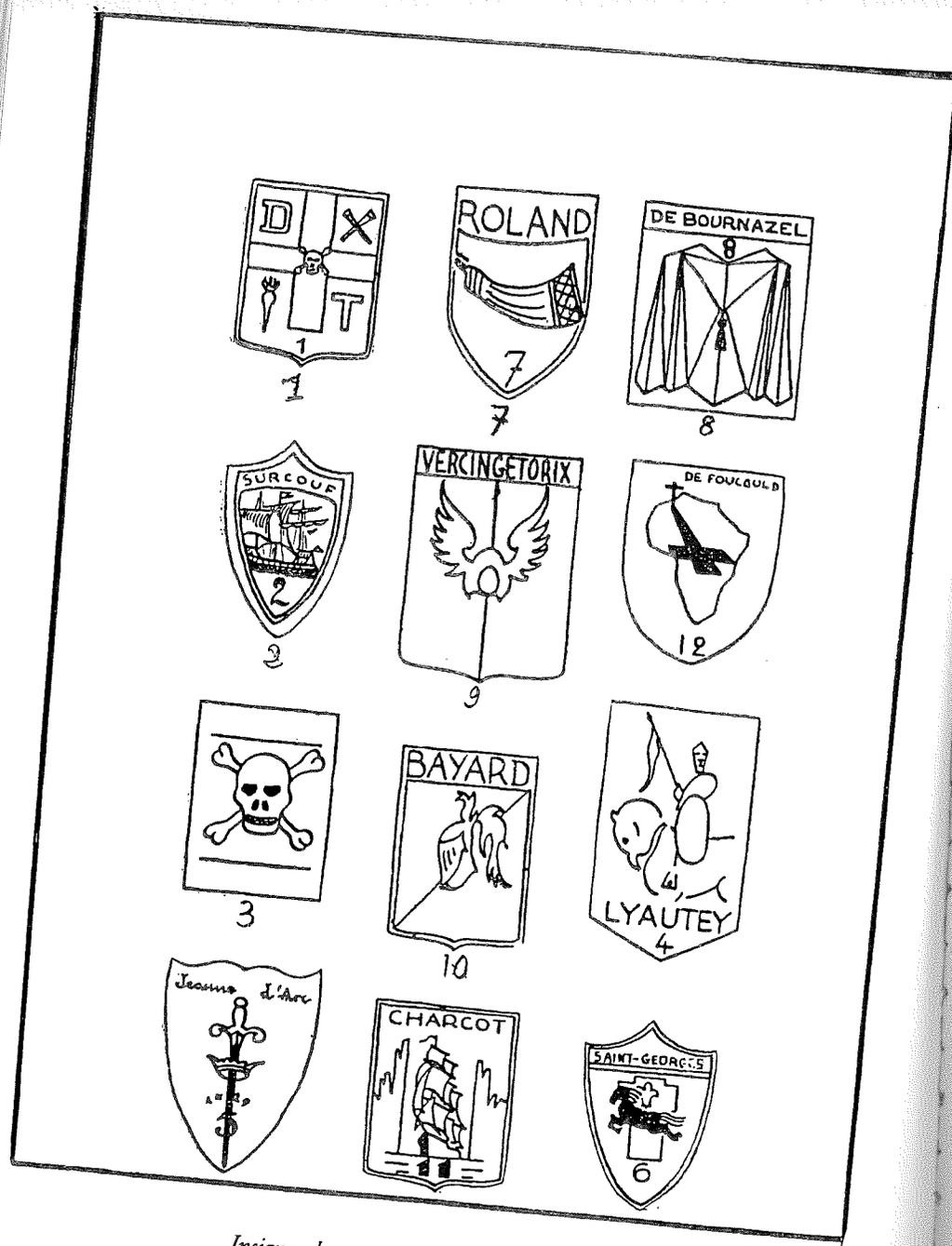
une des premières revues de camp, évoque en termes savoureux bourrasques et coups de vent : « Rien de plus taquin qu'une goutte traversant la toile... A Nogaret, le 25 septembre, il a plu pendant trente-six heures. Une pluie fine, tenace. Les jeunes ont essayé de creuser des fossés, de tasser la terre, de resserrer les pierres... Une drôle de nuit, avec un vent terrible... »

D'autres difficultés assaillent nos pionniers. C'est ainsi, par exemple, qu'aux Gardies le magasin est envahi par des rats qui s'attaquent aux provisions et ravagent les stocks de culottes et de chaussettes. Le chef Déjean doit même organiser un tour de garde de nuit pour leur faire la chasse.

En ce sombre hiver de 1940, le ravitaillement des camps, où l'on vit dans l'improvisation, laisse à désirer. A Lodève, certes, on peut se débrouiller : il n'y a pas encore de restrictions, et les magasins sont bien achalandés. Il n'en est pas de même dans les camps de montagne où, quand le mauvais temps bloque les convois, il faut se serrer la ceinture. On vit alors d'expédients. C'est le cas pour le chef d'équipe Bruneau, chargé d'empierrier un inutile chemin desservant l'auberge abandonnée de Bonnafé, sur la route de Lodève à Ceilhes, qui se voit privé de ravitaillement pendant une semaine : ses hommes en sont réduits à voler des pommes de terre dans le champ d'un propriétaire de Joncelet qui réplique à coups de fusil. A l'autre extrémité du groupement, Georges Vidal et ses camarades tirent la langue au « Champ du Lac » en forêt de Parlatges. Leur chef d'équipe, Bastien, améliore parfois l'ordinaire en piégeant la truite ou en traquant les poulets des fermes voisines. Il aurait même un jour tué neuf chiens !

Malgré tout, les jeunes poursuivent, avec un zèle mesuré, l'aménagement des camps. L'amélioration des voies d'accès et la construction de terrassements pour les futures baraques occupent le plus clair de leur temps. Mais quand tombe la nuit, ils s'ennuient profondément loin des leurs et des distractions dues à leur âge. Ils ne comprennent pas le sens de leur exil forcé ; malgré les efforts méritoires de quelques chefs qui organisent des veillées, ils ne demandent qu'à rentrer chez eux le plus rapidement possible. La libération de 169 Alsaciens-Lorrains en décembre 1940 provoque un sentiment de frustration chez les « requis ». « Pourquoi eux et pas nous ? » Des lettres de protestations émanant de parents écœurés sont adressées au commissaire général.

Seuls les « jeunes » du groupe de la gare, à Lodève, ne semblent pas gagnés par la nostalgie. Une douce anarchie règne dans leur camp : on en sort quand on veut et on y rentre parfois avec des Lodévoises. Les tenues relèvent de la plus haute fantaisie. Les marques extérieures de respect sont inexistantes. Les « civils » finissent par se plaindre. Tant et si bien qu'au mois de février 1941 le commissaire Bernard de Monclos est « appelé à d'autres responsabilités ».



Insignes des groupes du « Pourquoi Pas ? »

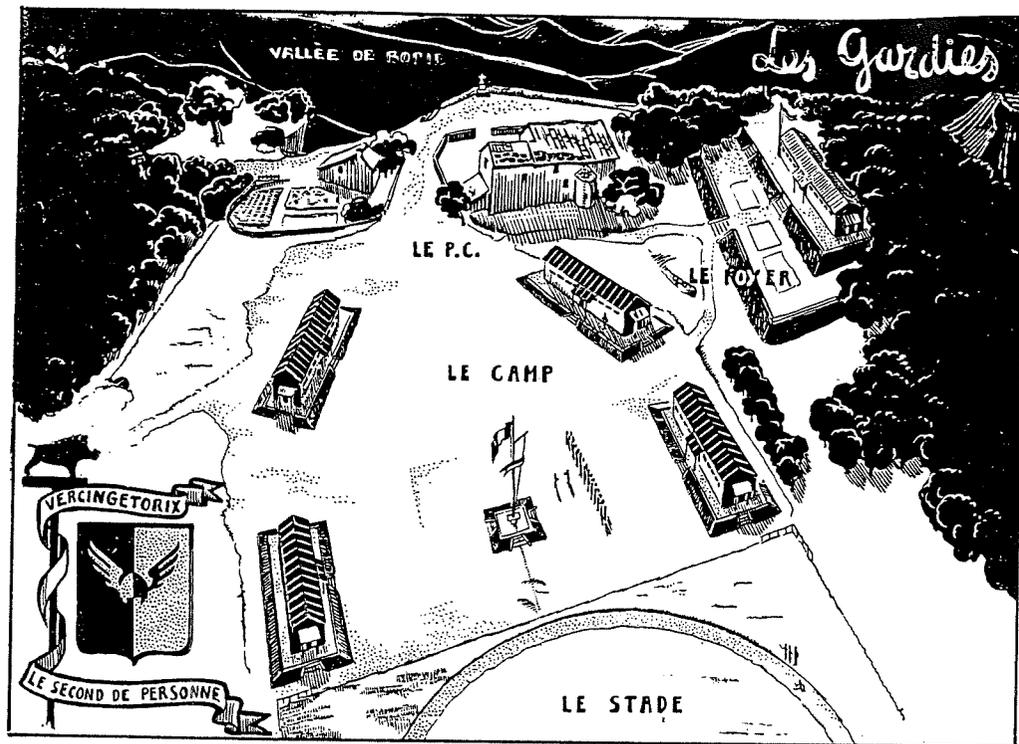
UN GROUPEMENT MODELE

Un chef à poigne

En février 1942 Bernard de Monclos est remplacé par le commissaire Picquet qui, entré aux Chantiers de jeunesse en octobre 1940, dirigeait, au commissariat régional de Montpellier commandé par le commissaire en chef Gaudin de Saint-Rémy, la section « Organisation ».

Le nouveau venu, homme de caractère au passé militaire prestigieux, va marquer de sa rude empreinte le groupement 24. Georges Piquet est né à Chanu (Orne) le 22 octobre 1891. Il poursuit pendant quelques années des études secondaires et cherche sa voie. Il ne semble pas l'avoir trouvée quand, en 1912, il part pour le service militaire où il sert dans l'infanterie. La guerre de 1914-1918 lui révèle son incontestable vocation de baroudeur et de meneur d'hommes. Ses services sont éclatants et sa conduite au feu lui vaut quatre citations, la croix de guerre, la Légion d'honneur et le grade de sous-lieutenant. Grièvement blessé le 15 avril 1918, il n'est libéré qu'en août 1919, après sept années de services ininterrompus. Mais s'il se résigne à redevenir civil et à tirer de maigres profits d'un commerce de chaussures peu en rapport avec ses goûts et ses aptitudes, il garde la nostalgie de la vie militaire, de l'uniforme, du rude contact de la troupe. Aussi effectue-t-il le plus grand nombre possible de périodes qui lui permettent de devenir capitaine et officier de la Légion d'honneur. Entre-temps il milite aux « Croix de feu », formation nationaliste paramilitaire, où il peut assouvir sa passion de l'ordre, du défilé et de la hiérarchie. Mobilisé en 1939, il est promu chef de bataillon en août 1940. L'armistice l'accable mais ne l'abat pas. C'est parce qu'un familier de La Porte du Theil, le commandant Nourry, lui présente les chantiers de jeunesse comme une formation crypto-militaire qu'il décide d'y servir.

En 1940 le commissaire Picquet est au mieux de sa forme. Il porte beau, avec sa taille bien dégagée, sa démarche souple, ses yeux gris pleins d'autorité. Il s'affirme surtout par son verbe haut et coloré qui séduit et entraîne. Il a le génie



Le groupe 9 aux Gardies en 1942



JOURNÉE DE CAMP

A L'AUBE, les mugissement de la trompe éveillent les jeunes. Dans le noir chacun s'habille silencieusement, à moitié engourdi par le sommeil perdu.

Nouvel appel, l'équipe gicle hors des barraques sous la direction de son Chef pour la séance d'éducation physique. Le nettoyage parachève cette mise en train.

JUS, inspection.

COULEURS, le groupe se recueille avant le travail place sa vie sous l'emblème national.

Le camp se vide. Les chantiers s'animent; bruits de cognées, bruits de pics, bruits de forges, chants.

REPAS. Les jeunes de service apportent à bout de bras les gamelles fumantes, sous l'œil de chacun le Chef d'équipe règle la distribution à petits coups de louche.

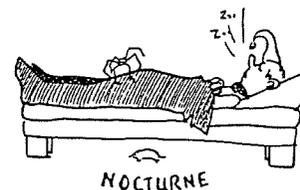
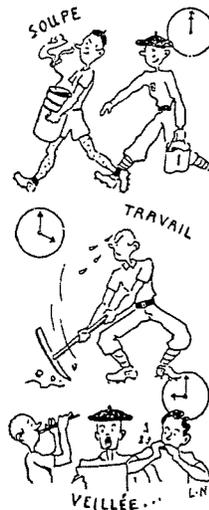
REPRISE DU TRAVAIL. Peu à peu les mains s'alourdissent, les démarches se font plus pesantes. Mais des chants marquent spontanément la satisfaction du travail accompli pendant le retour au camp.

COULEURS. Le travail a été bien fait, la journée bien remplie.

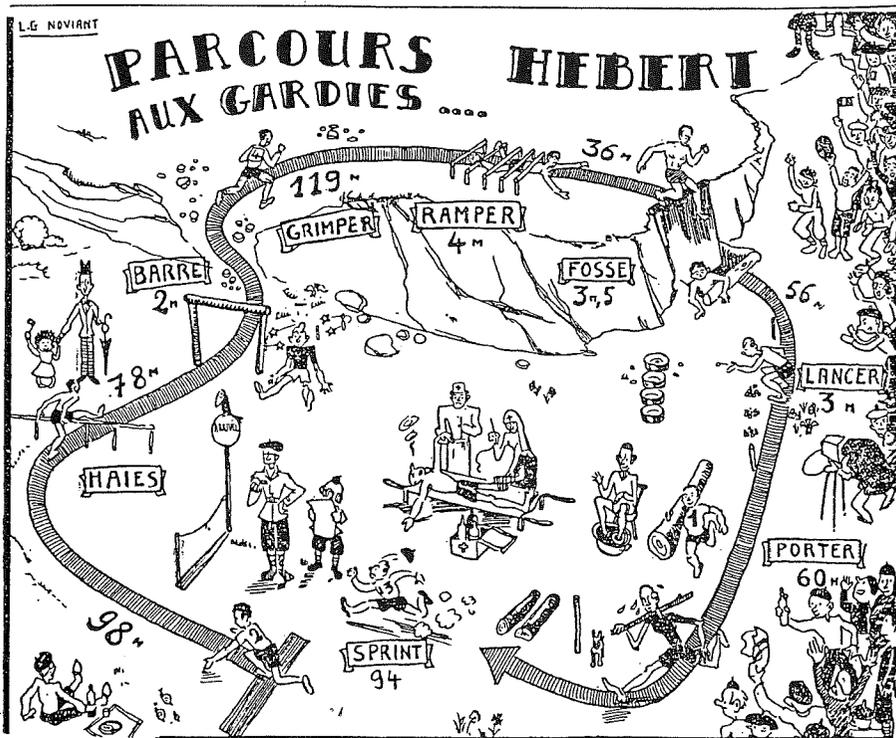
SOUPER. Veillée. Connaissance réciproque. Mise en commun des soucis personnels. Le poêle ronfle. L'équipe chante la vie, les jolies filles, notre terre, notre espérance.

Appel.

LE CAMP S'ENDORT. Journée humble, journée rude, vie formatrice, vie d'équipe, vie donnée.



Une journée bien remplie



CONVOCAATION

dans les CHANTIERS DE LA JEUNESSE

des Jeunes Gens nés du 1^{er} Septembre 1922 au 31 Décembre 1922

DÉPARTEMENT DU GARD

Les Jeunes Gens du Canton de :	Se présenteront avant 12 heures à la date de :	An Chantier de Jeunesse :	Observations
Alès (lettre H à Z)	4 Novembre 1942	N° 19 Aguessac (Aveyron)	1°) Il est conseillé aux jeunes de se munir d'un emballage (valise, caisse) afin de permettre un bon stockage de leurs effets civils.
Bessèges Genolhac	6 " "		
La Grand'Combe Lédignan Marguerittes	12 " "		
Uzès Vézénobres St-Ambroix St-Chaptes	14 " "	N° 23 St-Pons (Hérault)	2°) Les horaires des trains que les jeunes doivent emprunter seront publiés dans la presse locale.
Aigues-Mortes Anduze Alzon	4 Novembre 1942		
Nîmes (lettre A à L)	6 " "		
Quissac St-André-de-Valborgne St-Hippolyte-du-Fort St-Mamert-du-Gard Sauve Sommières Sumène	10 " "		
Trèves Valleraugue Vauvert Le Vigan	14 " "	N° 24 Lodève (Hérault)	3°) Des Services de renseignements fonctionneront en gare de :
Aramon Bagnols-sur-Cèze Barjac Beaucaire	3 Novembre 1942		
Lussan Nîmes (lettre M à Z)	5 " "		
Pont-St-Espirit Remoulins Roquemaure St-Gilles Villeneuve-les-Avignon	11 " "		
Alès (lettre A à G)	5 Novembre 1942		
Lassalle St-Jean-du-Gard	13 " "	N° 25 Lunas (Hérault)	

Imprimerie de la Chaux - Montpellier

de la harangue et le sens inné du commandement. En un tournemain il va remettre de l'ordre dans le groupement. Le tambour de ville réveille les vieilles rues endormies de Lodève pour rappeler aux parents que leurs filles n'ont rien à faire dans les camps. Pour plus de sûreté, ces derniers sont visités de nuit comme de jour par des gradés rudement rappelés à leurs devoirs. L'uniforme réglementaire – blouson, pantalon de golf et cravate vert forestier, bérêt de même couleur porté rabattu sur le côté gauche – remplace les tenues fantaisistes. On salue à six pas. Les chefs, impeccables avec leurs blousons en tricotine gris clair bien ajustés avec insignes de grade et blason du « Pourquoi pas ? » – francisque dorée sur fond rouge –, sont rendus responsables du comportement de leurs subordonnés. Le chef Picquet les réunit régulièrement, leur fixe, dans le plus pur style militaire, des objectifs très précis et ne les perd jamais de vue. Il sait, au demeurant, utiliser leurs compétences. Son premier adjoint, Jacques Marchal, est un organisateur né et un meneur d'hommes qui disparaît trop vite, en mai 1941, pour aller créer le groupement 45 à Anduze : son remplaçant, Jean Loloum, ne lui arrive pas à la cheville. Le second adjoint, Lémus, est un remarquable « chef des travaux » ; c'est en grande partie grâce à lui que le 24 devient un groupement modèle, si l'on en juge par un rapport du commissaire en mission Héazard du 20 février 1942 qui ne tarit pas d'éloges et suggère que cette unité soit visitée à titre d'exemple par tous les commissaires adjoints aux travaux de la Province du Languedoc.

En octobre 1942, les bureaux de la sous-préfecture sont libérés car le gouvernement décide de réinstaller un sous-préfet à Lodève (1). Le chef Picquet installe alors son P.C. au numéro 13 de la place Alsace-Lorraine, dans un immeuble bourgeois loué pour 16 000 francs par an et que le service des travaux remet à neuf en quelques jours. Une « maison des chefs » offre, 20 Grand-rue, une salle de lecture, une salle de ping-pong, un salon et un bar aux cadres de la garnison. « C'est simple et de bon goût, affirme le commissaire Héazard ; on a envie de venir là, d'y travailler ou d'y lire. Il se dégage de l'installation une impression d'ordre et d'équilibre remarquables. » L'infirmier et les garages occupent, à la sortie de la ville, les bâtiments d'une ancienne manufacture.

(1) L'arrondissement de Lodève, supprimé en 1926, est rétabli par un « acte dit loi » du 1er juin 1942.

Le chef de groupement dispose, en novembre 1942, d'un état-major de 43 unités pour un effectif total de 1721 chefs et jeunes.

A travers les camps en 1942

Malgré de sérieux handicaps dus au choix initial des sites, la situation s'est, deux ans après la création du groupement, considérablement améliorée. Chaque groupe, avec son écusson, sa devise, son foyer et ses habitudes, affirme sa personnalité. Un peu partout les vieilles bicoques ont été retapées, et de solides baraques Adrian remplacent tentes et gourbis. Un esprit de corps commence à se manifester, tout au moins parmi les chefs, et des relations s'établissent entre les trois sous-groupements. (1)

À Lodève le groupe 5, installé près de la gare, regroupe techniciens, muletiers et chauffeurs. De plus, trois ou quatre équipes sont détachées à la ferme de l'Ambeyran où elles apportent leur concours au fermier. Une sorte de modus vivendi s'est établi entre ce dernier et le commissaire Picquet qui aime venir déjeuner et se détendre dans ce cadre agreste et qui, à chaque contingent, affecte à l'exploitation un bouvier et un berger. À Lodève, le commissaire-assistant Déjean a installé une magnanerie qui, en 1942, produit 900 kilos de cocons, ce qui permet d'assurer plusieurs semaines de travail aux ouvriers de la soie à Ganges. Un assistant, ancien tambour-major régimentaire, essaye de former une musique militaire du groupement.

Le groupe 11, communément appelé « groupe de la gare », est celui des services. De ce fait, les jeunes qui le composent ne se retrouvent au camp que pour manger et dormir. Il est difficile, dans ces conditions, de leur insuffler l'esprit d'équipe cher à La Porte du Theil. Le chef de groupe, André Grangé, s'y emploie pourtant activement. Ce jeune aspirant-élève d'artillerie de 24 ans, intelligent, fin, cultivé et un brin fantaisiste, affiche un non-conformisme de façade. En fait, il est entièrement acquis à l'idéologie vichyssoise. Toujours tiré à quatre épingles, chaussé de bottes de chez Lobb's qui lui valent les sarcasmes du chef Picquet, il cherche à élever ses hommes au-dessus de la routine quotidienne. Il a laissé sur les chantiers de jeunesse un captivant manuscrit qui fourmille de renseignements (2) et donné dans la revue du groupement, « Le Pourquoi pas ? » des articles bien ficelés. Avec lui, la cérémonie quotidienne prend

(1) Un troisième sous-groupement est créé à Saint-Guilhem-le-Désert en 1941.

(2) « Le Cacouac » (Archives départementales du Gard. BH 672).

de la harangue et le sens inné du commandement. En un tournemain il va remettre de l'ordre dans le groupement. Le tambour de ville réveille les vieilles rues endormies de Lodève pour rappeler aux parents que leurs filles n'ont rien à faire dans les camps. Pour plus de sûreté, ces derniers sont visités de nuit comme de jour par des gradés rudement rappelés à leurs devoirs. L'uniforme réglementaire – blouson, pantalon de golf et cravate vert forestier, bérêt de même couleur porté rabattu sur le côté gauche – remplace les tenues fantaisistes. On salue à six pas. Les chefs, impeccables avec leurs blousons en tricotine gris clair bien ajustés avec insignes de grade et blason du « Pourquoi pas ? » – francisque dorée sur fond rouge –, sont rendus responsables du comportement de leurs subordonnés. Le chef Picquet les réunit régulièrement, leur fixe, dans le plus pur style militaire, des objectifs très précis et ne les perd jamais de vue. Il sait, au demeurant, utiliser leurs compétences. Son premier adjoint, Jacques Marchal, est un organisateur né et un meneur d'hommes qui disparaît trop vite, en mai 1941, pour aller créer le groupement 45 à Anduze : son remplaçant, Jean Loloum, ne lui arrive pas à la cheville. Le second adjoint, Lémus, est un remarquable « chef des travaux » ; c'est en grande partie grâce à lui que le 24 devient un groupement modèle, si l'on en juge par un rapport du commissaire en mission Héazard du 20 février 1942 qui ne tarit pas d'éloges et suggère que cette unité soit visitée à titre d'exemple par tous les commissaires adjoints aux travaux de la Province du Languedoc.

En octobre 1942, les bureaux de la sous-préfecture sont libérés car le gouvernement décide de réinstaller un sous-préfet à Lodève (1). Le chef Picquet installe alors son P.C. au numéro 13 de la place Alsace-Lorraine, dans un immeuble bourgeois loué pour 16 000 francs par an et que le service des travaux remet à neuf en quelques jours. Une « maison des chefs » offre, 20 Grand-rue, une salle de lecture, une salle de ping-pong, un salon et un bar aux cadres de la garnison. « C'est simple et de bon goût, affirme le commissaire Héazard ; on a envie de venir là, d'y travailler ou d'y lire. Il se dégage de l'installation une impression d'ordre et d'équilibre remarquables. » L'infirmier et les garages occupent, à la sortie de la ville, les bâtiments d'une ancienne manufacture.

(1) L'arrondissement de Lodève, supprimé en 1926, est rétabli par un « acte dit loi » du 1er juin 1942.

Le chef de groupement dispose, en novembre 1942, d'un état-major de 43 unités pour un effectif total de 1721 chefs et jeunes.

A travers les camps en 1942

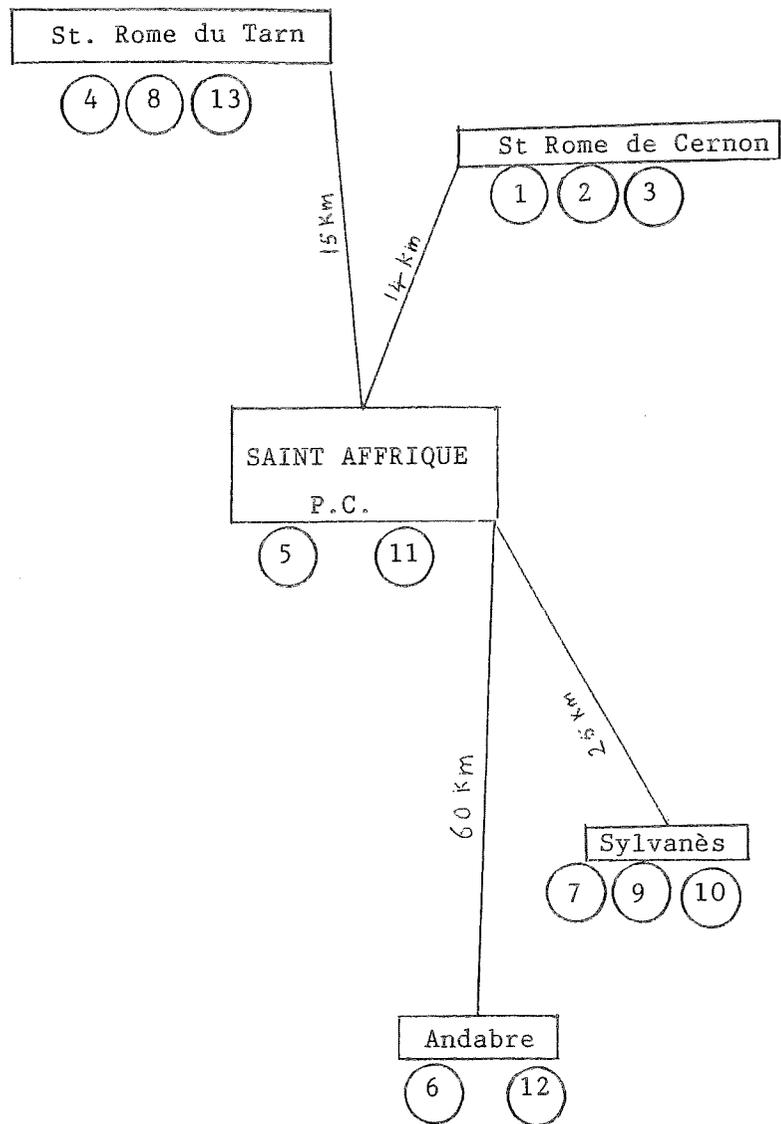
Malgré de sérieux handicaps dus au choix initial des sites, la situation s'est, deux ans après la création du groupement, considérablement améliorée. Chaque groupe, avec son écusson, sa devise, son foyer et ses habitudes, affirme sa personnalité. Un peu partout les vieilles bicoques ont été retapées, et de solides baraques Adrian remplacent tentes et gourbis. Un esprit de corps commence à se manifester, tout au moins parmi les chefs, et des relations s'établissent entre les trois sous-groupements. (1)

A Lodève le groupe 5, installé près de la gare, regroupe techniciens, muletiers et chauffeurs. De plus, trois ou quatre équipes sont détachées à la ferme de l'Ambeyran où elles apportent leur concours au fermier. Une sorte de modus vivendi s'est établi entre ce dernier et le commissaire Picquet qui aime venir déjeuner et se détendre dans ce cadre agreste et qui, à chaque contingent, affecte à l'exploitation un bouvier et un berger. A Lodève, le commissaire-assistant Déjean a installé une magnanerie qui, en 1942, produit 900 kilos de cocons, ce qui permet d'assurer plusieurs semaines de travail aux ouvriers de la soie à Ganges. Un assistant, ancien tambour-major régimentaire, essaye de former une musique militaire du groupement.

Le groupe 11, communément appelé « groupe de la gare », est celui des services. De ce fait, les jeunes qui le composent ne se retrouvent au camp que pour manger et dormir. Il est difficile, dans ces conditions, de leur insuffler l'esprit d'équipe cher à La Porte du Theil. Le chef de groupe, André Grangé, s'y emploie pourtant activement. Ce jeune aspirant-élève d'artillerie de 24 ans, intelligent, fin, cultivé et un brin fantaisiste, affiche un non-conformisme de façade. En fait, il est entièrement acquis à l'idéologie vichyssoise. Toujours tiré à quatre épingles, chaussé de bottes de chez Lobb's qui lui valent les sarcasmes du chef Picquet, il cherche à élever ses hommes au-dessus de la routine quotidienne. Il a laissé sur les chantiers de jeunesse un captivant manuscrit qui fourmille de renseignements (2) et donné dans la revue du groupement, « Le Pourquoi pas ? » des articles bien ficelés. Avec lui, la cérémonie quotidienne prend

(1) Un troisième sous-groupement est créé à Saint-Guilhem-le-Désert en 1941.

(2) « Le Cacouac » (Archives départementales du Gard. BH 672).



Implantation des groupes
du Groupement 24 dans l'Aveyron (avril-août 1943)

BALLADE

des jeunes du temps jadis



Quelques-uns d'entre nous, n'en quel
[pays
Est Lodève, cité romaine
En quel lieu se cèle
[Boris (1).
Larchò et sa ferme loing-
[taine (2)
Et St-Guilhem où chère on
[maine (3)
Et les rivières et les estan
[(4)
Et les grands pins et les
[grands chênes?
Mais où sont les jeunes
[d'antan?

Où est le très sage Loys (5):
Double menton, triple bedaine
Qui buvait sec, moult réjoui?
Pour son amour de Marjolaine (6).
Semblablement où est Tumaine (7)



Lequel souvent partait du camp
Pour s'esbaudir à Saint-Etienne (8)
Mais où sont les jeunes d'antan?

JOUR
ALCOOL



Où est le Chef au teint hardi (9)
Qui chantait à voix de seraine

Et Nogaret et les Gardies?
Où sont les gars d'Anjou, du Maine,
Et les accents de la Lorraine,
Ceux de Paris Strasbourg, Rouen?
Où sont-ils, Vierge souveraine?
Mais où sont les jeunes d'antan?



Envoi

Chef, ne suis poète qu'à paine,
Mais par ces vers j'espère tant
Que ce refrain ne vous remaine
Mais où sont les jeunes d'antan?

François COURTECUISSÉ.
(1421-1506.)

(1) Il s'agit sûrement du Sous-Groupement de Borie-Noble.
Ne pas confondre avec le roi de Bulgarie.

(2) Le Mas du Rouquet.

(3) St-Guilhem était très renommé au XV^e siècle pour ses
épinards et ses fèves.

(4) Le poète fait allusion au camp du Lac.

(5) Loys Coupechon, né en 1412, mort en 1498, originaire
d'Aurillac, fut garde-magasin aux vivres en ses chantiers.

(6) Célèbre ribaude locale.

(7) Tumaine, né à Brive 1412-1440. Type du Don Juan
médiéval.

(8) St-Etienne-de-Gourgas. Ville célèbre par ses débauches,
aux dires des historiens.

(9) L'Histoire ne nous a pas laissé le nom de ce chef qui
chantait si bien. On se perd en conjecture. Il doit y avoir une
erreur.

(10) Le poète met les pieds dans le plat, car on s'en était
déjà aperçu.

un lustre particulier. Des veillées sont organisées où on commente des textes patriotiques, notamment pour la « montée des cadets » qui battent la semelle toute la nuit pour avoir enfin l'honneur, à l'issue d'un mois de « classes » d'assister, dès l'aube, au lever des couleurs avec leurs anciens. Grangé a le contact facile avec ses hommes et leur parle souvent sur le ton de la confiance. Il ne peut pourtant pas leur faire oublier la grisaille de ces tristes temps. L'ordinaire, en particulier, n'est pas fameux. Les boules de pain sont chaque matin partagées en tranches nettement insuffisantes pour des appétits de vingt ans. Purées de pois cassés, « juliennes » et rutabagas reviennent très régulièrement au menu, accompagnant d'indéfinissables bidoches. Le vin a un goût de bromure. Fort heureusement, il y a le système D, condamné par la hiérarchie mais qui permet, par exemple, d'échanger des cigarettes contre des saucissons ou du fromage apportés par les « Cantalous ».

A Larcho, les groupes 1, 2 et 3 sont maintenant reliés par un chemin large et convenablement empierré. Au cours des travaux, un équipier du groupe 3, Georges Boudet, est mort, écrasé par un rocher, et une plaque marque, sur le bord du chemin, le lieu de l'accident. Le sous-groupe, commandé par le commissaire-assistant Sanson, a pour mission essentielle de désenclaver la forêt de Parlatges et de fournir des poteaux pour les mines d'Alès. A l'issue des coupes les chefs de chantiers sont autorisés par les Ponts et Chaussées à utiliser les perches d'un diamètre inférieur à 10 cm ou supérieur à 20 cm, qui n'intéressent pas le service des mines, pour exécuter une multitude d'ouvrages en rondins : baraques, lits à étages, bancs, et même un superbe escalier qui relie le groupe 2 à la Font de Fraïsse. Le plus typique des trois camps est celui du groupe 3, le « Jean Bart », au « Champ du lac », avec son mât des couleurs protégé par une extraordinaire construction pyramidale en bois et son foyer à l'allure de repaire. En haut du mât, visible de loin, le pavillon des corsaires, à tête de mort verte sur fond noir, voisine avec le drapeau national.

Sur le Causse, le groupe 6 du mas du Rouquet, toujours aussi isolé malgré quelques aménagements, n'a rien perdu de sa mauvaise réputation. On y envoie non seulement les mauvais sujets et les chefs dont on veut forger le moral, mais aussi les « J.E.S. » (Jeunes à Entraînement Spécial), sujets malingres que l'on pense régénérer par le grand air comme l'affirme le commissaire Planès, médecin-chef du groupement : un médecin sans état d'âme qui traite les crises d'appendicite avec des compresses chaudes et pratique les piqûres en série.

Le maître des lieux est le commissaire-assistant Michel de Montalembert, ci-devant officier au 6^e cuirassier. Doué d'une grande gueule et d'un sens aigu

des formes extérieures de respect, ce hobereau plein de morgue, toujours en culottes de cheval, condamne à la prison pour la moindre péccadille. L'histoire du jeune Cantournet, astreint à trois semaines de cachot pour avoir volé une couverture, a fait le tour du groupement : tenu, en plein hiver, d'assister au lever des couleurs à l'écart de ses camarades, comme un pestiféré, le crâne rasé, et vêtu seulement d'un pantalon et d'une chemise, il est libéré à la hâte au bout de quelques jours et va mourir chez lui. On reconnaît pourtant à Montalembert des qualités d'organisateur. Il installe une piscine en rondins non loin de la ferme et aménage avec goût un vaste foyer dans une vieille bergerie. Pour améliorer l'ordinaire il élève un troupeau de vaches et échange avec les paysans du Causse une partie de ses rations de tabac contre du beurre et de la charcuterie. En 1942, le commissaire Picquet mute ce redoutable satrape à Saint-Guilhem-le-Désert.

Le sous-groupe de la Borie-Noble que dirige le commissaire-assistant Chambard de Lauwe est doté, en 1942, d'une route de 5,50 m de largeur et de 3 km de longueur qui relie les groupes 7, 9 et 10. Le tracé, le piquetage, les travaux considérables de remblaiement et de déblaiement et les murs de soutènement ont été entièrement réalisés par les chantiers de jeunesse qui se proposent d'utiliser cette nouvelle voie pour le débardage du bois. Il faut également mettre à leur actif la construction, à partir de la retenue des Gardies, d'un long aqueduc, qui, en 1992, alimente encore la Borie-Noble.

A Nogaret quelques maisons ont retrouvé leur toit et un vaste bâtiment, abritant le magasin et la cuisine, a été construit dans le pré qui jouxte la ferme. Le chef de groupe, Boulord, étudiant toulousain et résistant de la première heure, ne péche pas par excès de zèle. Un magnifique chien-loup l'accompagne dans ses tournées. C'est le hasard qui détermine le destin des hommes : si Bardot, instituteur, est planqué au secrétariat et si Jean Ménard, avocat, chargé d'aller prendre livraison du ravitaillement en gare des Cabrils, gagne treize kilos en deux mois, ont vu la chance leur sourire, il n'en est pas de même pour leur camarade Toubas, ingénieur chimiste, qui casse des cailloux à longueur de journée pour monter des murettes qui s'écroulent à la première pluie.

Aux Gardies, le chef de groupe, Victor Gillet, détaché, bien malgré lui, d'une école d'aspirant du génie, se fait l'apôtre d'une discipline librement consentie et multiplie les initiatives judicieuses. Il remet en service trois fours à chaux, abandonnés depuis des années, pour retaper la ferme à laquelle on accole une nouvelle cuisine. Il utilise fort intelligemment les compétences : un poly-

technicien, Paul Gentil, futur Directeur général de la S.N.C.F., prend en main l'administration du groupe et J. Bruneau, ingénieur horticole, est chargé de diriger la petite équipe qui, au pied de la falaise, entretient un potager. Un troupeau de cinq bovins est constitué à partir d'une vache enceinte, initialement destinée à la boucherie. Un étudiant nîmois du contingent, qui sait jouer au bridge, arrive à point pour faire le « quatrième » dans d'interminables parties. Un des assistants de Gillet, Louis Noviant, architecte de profession et infatigable boute-en-train, anime les longues soirées d'hiver par des séances théâtrales et multiplie les gags à longueur de semaine, allant jusqu'à faire accréditer la nouvelle dans la presse spécialisée que les jeunes des Gardies ont découvert des dessins préhistoriques dans la « cave à fromage ».

La journée se déroule au son du clairon :

- 6 h Les jeunes se réveillent en réclamant « la quille ».
- 7 h 30 Salut aux couleurs.
- 9 h Travail (forestage, travaux routiers, plantations).
- 12 h Repas, pris parfois sur le chantier.
- 13 h 30 à 17 h 30 Reprise du travail.
- 18 h Repas et veillée d'équipe.
- 21 h 30 Extinction des feux. Les jeunes s'endorment après avoir réclamé « la quille ».

En 1942, l'exil est acceptable au groupe Vercingétorix des Gardies où de solides baraques entourées de parterres ont remplacé les gourbis et où les jeunes peuvent se détendre dans le foyer, artistiquement décoré, à l'enseigne du « Casque gaulois ».

C'est à la suite d'une demande formulée par le service des Eaux et Forêts de Montpellier le 13 mai 1941 qu'un sous-groupe est implanté à Saint-Guilhem-le-Désert le 23 juin suivant. La localité est mal desservie par fer : la gare d'Aniane, sur une petite ligne d'intérêt local, est située à neuf kilomètres et les transports doivent s'effectuer par camions. Mais les besoins de l'administration sont importants et la tâche impartie aux chantiers de jeunesse est nettement définie : créations de routes sur le plateau de l'Estagnol, plantation de pins dans la commune de Saint-Guilhem et installation de coupe-feux pour neutraliser les incendies. Les baraques Adrian sont installées sur les lieux-dits de Terre Graine (groupe 4), de Malefosse (groupe 8) et du Cabrier (groupe 12). Des équipes sont détachées à l'Arbousier et à Villeneuve.

Le sous-groupe est commandé par le commissaire-adjoint de la Rochelambert qui, victime d'une frasque juvénile – le commissaire Picquet l'a pincé en fausse permission en gare de Toulouse avec une jeune femme – est remplacé au printemps 1942 par André Grangé, détaché à la hâte du groupe 11.

Les quelque quatre cents chefs et jeunes qui débarquent en ces lieux privilégiés par l'histoire ne sont pas sans inquiéter le curé de la paroisse qui se fait bien du souci pour la vertu des filles mais admet toutefois que le commerce local tire de substantiels avantages de la situation. « Ils alimentaient, écrira-t-il plus tard, les particuliers en tickets de pain, beurre, volailles, légumes ; il y avait un commerce effréné, car ces jeunes venaient de contrées absolument pourvues de produits dont nous sommes privés depuis longtemps. » C'est l'époque où Fonzes, dont le chiffre d'affaires monte en flèche, ajoute une grande salle à son restaurant afin de mieux traiter ses nouveaux clients. Il convient d'ajouter que, grâce au commissaire Picquet, le village est raccordé au réseau d'électricité en même temps que les camps.

La discipline est rude. Quand les jeunes sont pris en flagrant délit de maraudage, Grangé n'y va pas par quatre chemins : les coupables, à genoux, sont tondus au petit matin devant la troupe rassemblée, avant d'aller méditer huit jours en cellule, « au pain de douleur et à l'eau de l'angoisse ». Ce lettré délicat aime former les caractères : il impose à ses hommes d'interminables marches qu'il accompagne lui-même à cheval.

Le 18 octobre 1941, un jeune du groupe 12 essaye, au cours d'une partie de football, de récupérer un ballon qui file vers l'Hérault. Le pied lui manque, il tombe dans la rivière et le courant l'emporte. Son chef d'équipe, André Boubay, excellent nageur, se jette courageusement à l'eau pour le sauver. C'est le drame. Ils sont tous deux aspirés par un barrage. On les retrouvera morts quelques jours plus tard. André Boubay est cité à l'ordre des chantiers de la jeunesse.

C'est au cours de son temps de commandement à Saint-Guilhem que Grangé a l'honneur de recevoir, au mess du sous-groupe, deux personnalités de haut niveau : le général de Lattre de Tassigny, qui commande la XVII^e région militaire de Montpellier, et le commissaire général de La Porte du Theil. Afin de traiter dignement ses hôtes, qui ont choisi ce lieu discret pour faire le point sur la situation stratégique et en envisager les développements, il va lui-même grenader des truites dans un trou de l'Hérault avec la complicité du forestier-chef Marty qui en emporte sa juste part. Les deux grands chefs se détestent cordialement et le subtil chroniqueur du « Cacouac » compte les

coups : « J'assistai à un étonnant feu d'artifice tiré par le cavalier et l'artilleur. Une courtoisie du plus extrême raffinement, des jalousies constellées, l'évocation de mauvais tours ni oubliés ni pardonnés, les intrigues de l'autre subodorées, un zeste de citations malveillantes, les douloureuses incertitudes divergentes sur les lendemains... » A l'issue de l'entretien, Grangé est persuadé que le futur maréchal « à l'œil d'aigle » a déjà choisi son camp.

Le temps de l'espoir

Pour le commissaire Picquet il n'y a aucun doute : le maréchal Pétain et le général de La Porte du Theil préparent en secret la revanche. Et si ces deux chefs qu'il vénère ont tendance à profiter des circonstances pour promouvoir un système d'éducation conforme à leurs traditions et à leurs options personnelles, leur objectif essentiel reste la mise en forme de solides unités aptes à reprendre, en temps opportun, le combat contre l'Allemagne. Aussi accepte-t-il en bloc toutes les composantes de l'idéologie vichyssoise. Le « Pourquoi pas ? », revue mensuelle du groupement 24, reprend tous les thèmes de la « Révolution nationale » : culte du Maréchal, référence aux valeurs traditionnelles, lutte contre l'individualisme et le désir de jouissances. Dans l'éditorial du premier numéro, paru en avril 1941, Picquet donne le ton : « Vos parents, vous les retrouverez en vos chefs... soucieux de faire de vous des hommes à l'âme virile et généreuse, des hommes fiers de notre France, dignes de leur grand chef : Pétain. » Cette mystique est d'inspiration religieuse. La Porte du Theil, catholique de tradition profondément influencé par un dominicain de haut vol, le père Forestier, aumônier des scouts et dont il a fait l'aumônier général des chantiers de jeunesse, « ne conçoit pas une institution sans morale et une morale sans Dieu ». Aussi le groupement 24 va-t-il avoir, comme tous les autres, ses aumôniers avec « béret en drap noir ordinaire se portant rabattu sur le côté gauche et croix pectorale suspendue à un cordon vert forestier passé autour du cou ». A Lodève, le père Aubin participe aux réunions des chefs où ses interventions sont très écoutées. A l'échelon des sous-groupements, on trouve à Larcho le père Bergantz, à la Borie-Noble, le père Laurent, à Saint-Guilhem-le-Désert, le père Bruno. Si chefs et jeunes se méfient de quelques aumôniers qui, comme l'abbé Mouterde, ont la réputation de « moucharder », il faut bien reconnaître que la plupart de ces prêtres, en général jeunes, dynamiques et dévoués, inspirent de nombreuses sympathies par leur profond attachement à la vie des camps.

Sous leur impulsion les manifestations religieuses se multiplient.

Une pittoresque chapelle en bois sur socle de granit, « Notre-Dame de Jeunesse », a été édifée en 1941 dans un bosquet de pins proche de Nogaret par les jeunes du sous-groupement de la Borie-Noble. Il n'en reste, en 1993, que le socle et un curieux clocher en forme de pont. Les compagnons de la Communauté de l'Arche ont choisi d'installer leur cimetière en ces lieux inspirés où repose Lanzo del Vasta.

Le plus souvent, la messe est célébrée en plein air : aux Gardies devant la vieille croix en fer qui domine la vallée dantesque ; au Champ du Lac sur un autel en rondin surmonté d'un immense crucifix ; à Saint-Guilhem, le 26 juin 1942, face à l'Hérault, pour honorer la mémoire des jeunes Boubay et Jalinier disparus, huit mois plus tôt, dans un tourbillon du fleuve.

Un article du « Pourquoi pas ? » de mai 1942 évoque l'érection d'une croix sur le rocher de Regagnasse, qui, non loin du mas du Rouquet, domine la route de Millau et que l'on peut apercevoir de Lodève comme du pas de l'Escalette : « Vendredi saint, après-midi, une procession s'avance vers le rocher au chant du « Stabat ». L'aumônier est en tête, les jeunes suivent recueillis... Les voilà bientôt au bord du bois où a été équarrie par les adroits charpentiers du camp, la grosse croix de pin, dont le poids a été évalué par les connaisseurs à quatre ou cinq cents kilos... La procession reprend à travers rochers et buissons et, en moins de dix minutes, la force de ces jeunes gars qui se reliaient sous le fardeau amène au pied du rocher la pesante croix ; le plus dur reste à faire : escalader les rochers sur une hauteur de sept à huit mètres, et hisser la croix sur le sommet. Un dernier « Ho Hisse ! » a enfin raison de la résistance. »

La religion protestante n'est pas oubliée. Dès 1940 le pasteur Fihol s'est installé à Lodève et ses contacts avec le chef de groupement ont été fréquents. En mai 1941 il a suivi le commissaire Marchal qui est allé fonder à Anduze le groupement 45. En 1942 les jeunes protestants sont regroupés dans les camps du sous-groupement de la Borie-Noble où le pasteur de Robert, leur nouvel aumônier, vient fréquemment leur rendre visite. Il les convie parfois, le dimanche, à la célébration du culte à Bédarieux et les fait recevoir par des familles huguenotes.

Si les chantiers de jeunesse doivent à l'armée l'ordre serré, le pas cadencé, le salut à six pas, les coups de gueule des petits chefs et une discipline rigoureuse, voire tatillonne, ils ont emprunté au scoutisme les cris de rassemblement – notamment le célèbre « jeunes toujours... prêts ! » soumis à de nombreuses variations –, les chants et les feux de camps.

Citons, à titre d'exemple, la veillée organisée par un beau soir d'été, en 1942, dans le cadre prestigieux de la vieille place de l'église, à Saint-Guilhem-le-Désert, devant la population assemblée. Les jeunes, en de naïves réalisations scéniques, évoquent, lyriques, les premiers temps de leur installation, la crue de l'Hérault qui les a isolés pendant de longues heures, le mas de l'Arbousier relevé de ses ruines, tel le « vieux chalet » de la chanson. Laissons au chroniqueur le soin de conclure : « L'ensemble se termina sur une note plus grave, lorsqu'aux dernières lueurs des feux, les projecteurs éteints, cinq jeunes hommes – chefs et jeunes – dirent leur foi dans la tâche qu'ils accomplissent et le but qu'ils poursuivent, fidèles aux patrons qu'ils ont choisis pour leurs groupes : Bournazel, le soldat ; Lyautey, le bâtisseur ; de Foucault, le conquérant des âmes. Devant la foule debout, ce fut ensuite la descente des couleurs. Elles furent reçues, avant de toucher le sol, par le chef de sous-groupement qui les remit symboliquement au chef de groupement. »

Le 8 septembre 1941, un important détachement du groupement s'était rendu à pied à Montpellier, avec feu de camp à chaque étape, pour participer au grandiose rallye régional organisé à l'occasion de la « journée du Drapeau ». Dans une exposition ouverte au public dans le foyer du Théâtre municipal ils avaient présenté une série de sculptures en bois illustrant la vie aux chantiers.

S'ils acceptent, à l'occasion, de jouer le jeu – il faut bien passer le temps – la plupart des appelés sont imperméables à ce scoutisme imposé. Les « jeunes » comptent les jours qui les rapprochent de la « quille », et fort peu songent à « remplir ». Les chefs eux-mêmes, tenus, pour justifier leur situation, de faire acte d'allégeance et de manier la langue de bois, considèrent, pour la plupart, qu'ils sont en position d'attente. Ils font preuve d'une indifférence polie, nous dit Grangé, lorsqu'un émissaire de Vichy, le délégué général de l'information Georges Gerbelaud-Salagnac, essaye de les regonfler. Leur esprit est ailleurs : à l'affût des nouvelles de la guerre, ils attendent la reprise des combats.

Donnant l'exemple, le commissaire Picquet ne rate aucune occasion d'entonner le chant de la Revanche. Aux nouvelles recrues, rassemblées en novembre 1942 au camp de la gare à Lodève, il claironne : « Monsieur Fritz verra bientôt que nous savons toujours mordre ». Plus incisif encore, à la veillée de Noël, en 1941, à Nogaret, il déchaîne un tonnerre d'applaudissements en concluant d'un « Hitler est foutu » des vœux particulièrement percutants. Il est suivi dans ses épanchements revanchards par plusieurs chefs de groupe, notamment Chambard de Lauwe, Boulard et Noviant qui font partie de l'Armée

secrète, ou Gillet qui manifeste son esprit de résistance en refusant de prêter devant le commissaire-adjoint Lolum, dûment accrédité, le serment d'obéissance au maréchal Pétain.

Quant aux hommes du rang, ils sont persuadés que le moment viendra où ils devront reprendre les armes et acceptent cette éventualité avec plus ou moins de passivité. Le gaullisme progresse dans les camps avec l'arrivée, en novembre 1942, des étudiants des facultés de Montpellier en fin de sursis, acquis aux mouvements de résistance par des universitaires de haut niveau tels que les professeurs Pierre-Henri Tetgen, René Courtin, Paul Marres et Henri Marrou.

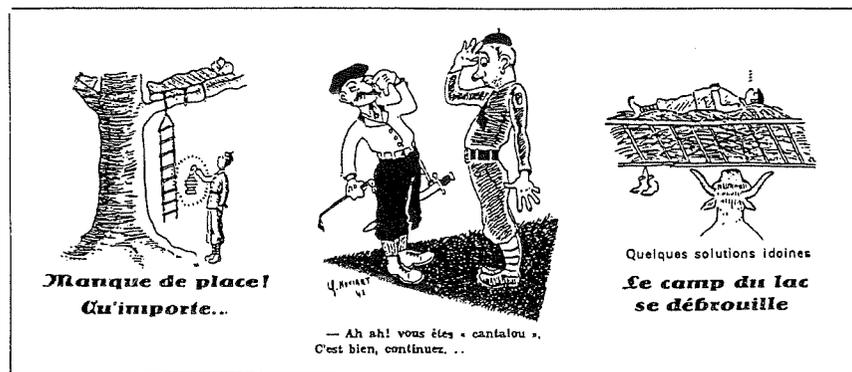
L'esprit de revanche, au groupement 24, ne se manifeste pas uniquement dans les mots et les attitudes.

Du matériel militaire est dissimulé un peu partout. En novembre 1942 Victor Gillet reçoit aux Gardies un capitaine d'artillerie qui lui demande de prendre en charge des camions qui sont dispersés dans les granges abandonnées de l'Escandorgue. A Saint-Etienne de Gourgas, des grenades et des armes sont cachées dans les fissures de la falaise du « cirque du bout du monde ». Il en est de même, si l'on en croit Grangé, à Saint-Guilhem. A Lodève, des tracteurs Latil porte-canon avec blindage sont couramment utilisés, en attendant des jours meilleurs, par le service des transports du groupement.

Le commissaire Picquet est tenu au courant de toutes les mesures de camouflage prises par le commissaire Metge, un spécialiste du genre, en liaison avec le commandant Mollard, chef du 4^e bureau de l'E.M.A. Il dispose à Lodève d'un service M.A. (Mesures Anti-nationales) théoriquement chargé de protéger son groupement contre les infiltrations communistes, mais qui constitue en fait un véritable service de renseignements. Il détient d'ailleurs une enveloppe cachetée à n'ouvrir que sur ordre et qui, on l'apprendra plus tard, donne des directives pour la militarisation éventuelle de son unité. De plus, un plan ultra-secret du 24 février 1942 (Archives du Service historique de l'Armée de terre : 3P 14) prévoit que « pour répondre aux nécessités du maintien de l'ordre » – formule passe-partout – des détachements du groupement 24 peuvent être amenés à seconder les forces armées pour la défense des points sensibles, et que des « spécialistes » sont susceptibles d'être mobilisés dans les quarante-huit heures.

Chefs et jeunes ont suivi un solide entraînement physique : la pratique de l'hébertisme est courante dans la plupart des camps, chaque fête présente une séquence sportive, et les rencontres amicales de football opposent les équipes des groupes et des groupements.

A l'automne 1942, le « Pourquoi pas ? », solidement implanté et admirablement commandé, est prêt à « faire face ».



UN MAUVAIS VENT

Le 8 novembre 1942, les troupes alliées débarquent en Afrique du Nord. Le 11 novembre au matin, les Allemands répliquent en pénétrant en zone non occupée. Le même jour, La Porte du Theil, qui se trouvait en tournée d'inspection en Algérie, regagne in extremis la métropole en avion, laissant au commissaire régional Van Hecke le soin d'assurer la liaison avec les Anglo-Américains. Il a des raisons valables pour admettre qu'un second débarquement sur nos côtes méditerranéennes est envisageable dans un proche avenir car le général Giraud lui a dit au moment de son départ : « Je vous donne rendez-vous dans quelques semaines en France à la tête de vos chantiers ».

Après avoir franchi la ligne de démarcation, la Wehrmacht ne rencontre aucune résistance : une tentative du général de Lattre de Tassigny pour entraîner ses troupes dans les Corbières et y constituer des maquis tourne court. A Lodève, le chef Grangé, en l'absence du commissaire Picquet, prend sur lui de faire filer tracteurs et véhicules vers le Causse, mais il doit faire machine arrière dès le retour du chef de groupement. Il est trop tard pour agir. D'ailleurs les blindés allemands traversent la petite ville dès le 12 novembre.

Le 27 novembre les troupes d'occupation chassent de leurs casernes les unités de l'armée d'armistice. Il n'y a plus, désormais, de soldats français en métropole. Une équivoque se dissipe : l'hypothèse d'une reprise des combats dans l'hexagone est exclue. Dans ces conditions, les jeunes du groupement 24 estiment que, les chantiers de jeunesse ayant perdu leur raison d'être essentielle, ils vont être rapidement libérés et ils s'en réjouissent. Mais, à Chatelguyon, La Port du Theil estime que sa mission n'a pas pris fin avec l'invasion de la zone sud. Il veut, malgré les ultras de Vichy et de Paris qui lui prêtent des velléités de résistance, continuer à former des soldats sans armes et poursuivre son œuvre de régénération. De plus, il estime devoir sauver du chômage des cadres inquiets pour leur avenir, et se propose même de recueillir dans ses groupements quelques militaires d'active de l'armée d'armistice désormais sans emploi. C'est ainsi que, dès le mois de décembre, on voit arriver au groupement 24 quelques

Saint-Cyriens de la promotion « Croix de Provence » que les Allemands ont expulsé de leur école repliée à Aix-en-Provence depuis 1940.

Pour assurer la survie de ses chantiers, le commissaire général doit passer sous les fourches caudines.

Du bout des lèvres, les autorités d'occupation acceptent, le 20 mars 1943, le maintien du « Service de travail français », mais ils posent plusieurs conditions : collaboration loyale entre les chefs allemands et français, élimination des indésirables, habilitation de l'Oberbefehlshaber à commander à ce service du travail des « tâches d'intérêt commun », et enfin évacuation des départements côtiers.

C'est pour répondre à cette dernière exigence qu'en avril 1943 le groupement 24 se replie dans l'Aveyron. L'opération porte sur 1.714 hommes et 13.322 mètres carrés de baraques qui sont démontées et transportées par des gazogènes poussifs sur des routes à l'agonie. Le déménagement, écrit Grangé, « avait quelque chose d'un déplacement de forains vers la foire du Trône ». Le P.C. du groupement est installé à Saint-Affrique dans le château de Castelnaud appartenant à une vieille famille montpelliéraine et les baraques du groupe de direction sont montées dans le parc. Les groupes venus de la Borie-Noble disposent, à Sylvanès, non loin d'une antique abbaye, des bâtiments et des prairies d'une ancienne station thermale. Les autres unités sont implantés à Saint-Rome-de-Cernon, Saint-Rome-du-Tarn et Andabre.

Au cours de l'année 1943, les rigueurs du S.T.O. vont affecter profondément le groupement. Dès le mois de janvier, les autorités de Vichy se sont vues contraintes de lever un contingent de 500 000 travailleurs dont une grande partie devait être envoyée en Allemagne pour assurer la relève des soldats partis vers les fronts dévoreurs d'hommes. Un « acte dit loi » du 16 février 1943 codifie ces réquisitions en imposant aux Français âgés de vingt ans un service du travail d'une durée de deux ans. La classe 1942 est systématiquement envoyée en Allemagne.

Les jeunes des chantiers sont pris comme dans une nasse. Résigné, La Porte du Theil accepte, en juin 1943, de voir ses groupements transformés en viviers et prêche à ses hommes l'obéissance au gouvernement (1). Dans les

(1) Le 11 septembre 1943, par contre, il s'opposera catégoriquement à de nouveaux départs pour l'Allemagne. Relevé de ses fonctions le 3 janvier 1944, il sera dès le lendemain arrêté par la Gestapo et déporté en Bavière. Arrêté lors de son retour en France en 1945, inculpé d'indignité nationale et laissé en liberté provisoire, il bénéficie le 18 novembre 1947 d'un non-lieu pour avoir pris « une part efficace, active et soutenue à la résistance contre l'occupant ».

camps aveyronnais du « Pourquoi pas ? », on n'y va pas toujours par quatre chemins. Jean Vaquier, jeune séminariste nîmois, raconte comment lui et ses camarades ont été encerclés, en juin 1943, dans leur cantonnement d'Andabre, acheminés, dûment encadrés, vers Saint-Affrique où on les a enfermés dans des wagons qui, après escale et regroupement à Limoges, les ont transportés à Paris. A la caserne Mortier on leur a demandé de signer un contrat de travail. Ils ont refusé, mais on s'est passé de leur signature pour les envoyer outre-Rhin.

Bien que les départs ne soient pas toujours aussi coercitifs, le commissaire Picquet n'en accepte ni le principe ni les modalités. Dès l'arrivée des troupes d'occupation à Lodève, il a compris que l'expérience des chantiers de jeunesse n'était plus viable. Hautain et distant avec les officiers allemands qui s'inclinent pourtant devant ses décorations, il se ménage une sortie digne de son passé. Il distribue les permissions avec largesse et, très ouvertement, conseille à leurs bénéficiaires de s'évanouir dans la nature. Quand on lui demande, en juin 1943, de fournir des listes pour le S.T.O. et de supprimer les permissions, la coupe déborde : « Je ne suis pas un négrier ! », répond-il vertement au commissaire régional qui lui téléphone pour le mettre en demeure d'obtempérer. Le résultat ne se fait pas attendre : il est « démissionné » quelques jours plus tard. A ses chefs de groupe réunis pour les adieux, il révèle les raisons réelles de son départ et déclare sans ambages que La Porte du Theil l'a profondément déçu. Il rejoint l'Armée secrète et finira la guerre comme lieutenant-colonel et commandeur de la Légion d'honneur.

Son successeur, le capitaine de corvette Pirel, est un ultra de la collaboration qui admire ouvertement le national-socialisme, et l'ordre germanique. Ses subordonnés lui réservent un accueil glacial. On ne remplace pas facilement le commissaire Picquet. Il est vrai que les circonstances ne le favorisent pas.

Une note de l'Arbeitsstab du 4 août 1943 précise « qu'en raison du renforcement des troupes allemandes cantonnées dans les départements de la Haute-Loire, de la Lozère et de l'Aveyron, il est nécessaire de transférer ailleurs les deux mille hommes du service du travail français qui sont cantonnés dans ces départements ». Les Allemands n'aimant pas attendre, le « Pourquoi pas ? » émigre dès le début de septembre, six mois seulement après son départ de l'Hérault. Il s'installe à Tulle. La plupart des hommes sont affectés à la manufacture d'armes où, au titre de la production industrielle, ils sont intégrés au groupement bleu « U 50 ». Le soir, ils retrouvent au camp de Virevialle l'atmosphère « chantier », mais le cœur n'y est plus. A l'usine, chefs et jeunes sabotent consciencieusement

le travail, au grand dam du commissaire Pirel qui, en des notes fracassantes, se plaint au Commissaire général, de l'état d'esprit « gaulliste mélangé de communisme » qui règne dans les ateliers. Victor Gillet nous raconte qu'il avait mis au point une technique qui, en intervertissant des pièces mâles et des pièces femelles, rendait impossible tout montage ultérieur dans les usines spécialisées.

Entre les détachements, les départs en Allemagne et les désertions, les effectifs du groupement fondent comme neige au soleil : le 31 octobre 1943, il ne reste plus que 116 chefs et... 52 jeunes.

Le « Pourquoi pas ? » est dissous le 30 novembre 1943. Ce qu'il en reste est affecté à la production industrielle.

BILAN

Le groupement 24 a rendu d'incontestables services à l'économie de l'Hérault perturbée par la guerre. Une statistique nous apprend qu'entre mai 1941 et mai 1942, il a fourni 7 500 stères de bois de chauffage, 70 000 kilos de charbon de bois, 26 000 mètres de bois de mine. De plus, 250 000 plants ont étoffé les zones forestières et 51 hectares ont été mis en culture. Rappelons que la commune de Saint-Guilhem-le-Désert lui doit son raccordement au réseau d'électricité et la Borie-Noble un important aqueduc. Sans lui, en 1941 et en 1942, sulfatage et vendanges tournaient à la catastrophe faute de main-d'œuvre. Pendant plusieurs mois, chefs et jeunes ont animé les cantons les plus reculés du Lodévois.

Sur le plan éducatif, les résultats sont plus contestables. L'expérience entreprise par le général de La Porte du Theil, trop courte et trop marquée par les pesanteurs de l'époque, ne pouvait que tourner court. Certes les cadres, pour la plupart volontaires, y souscrivaient, mais les appelés, pressés d'en finir, se montraient beaucoup plus rétifs pour accepter une sorte de scoutisme d'état.

Dans un article de 1941 intitulé « Les jeunes Français dans les camps de jeunesse » et reproduit dans « Ne pas subir », le maréchal de Lattre de Tassigny, qui s'y connaissait en matière de formation, a bien vu le fond du problème : « Le scoutisme doit être volontaire ou il n'est pas, affirme-t-il. On y passe sa promesse, on y choisit ses camarades, les unités se créent par affinité ; on choisit ses périodes et ses exercices. L'unique sanction est le renvoi. » Le contraire de ce qui se passait dans les groupements.

Quelques anciens du groupement 24, de plus en plus rares, qui aiment se retrouver pour évoquer leur jeunesse, tendent, bien sûr, à ne retenir que l'aspect positif du bilan. Complexés d'avoir été à vingt ans des soldats sans armes, mais persuadés d'avoir vécu une aventure originale, ils estiment, et ils n'ont pas tort, que leur « Pourquoi pas ? » mérite d'être sauvé de l'oubli.

ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE

Archives nationales

Séries AJ.39 – 72. AJ.254 – 72.AJ.1930.

Service historique de l'armée de terre (S.H.A.T.)

1P.215-2P.56-3P.53-3P.91-3P.124-7P.76-9P.33.

Archives départementales du Gard

8R.893 – 8R.1286.

Archives départementales de l'Hérault

1J.885 – Séries 16 W et 17 W.

DELAGE Jean. *Les chantiers de la jeunesse, espoir de la France* (Quillet, 1942).

– *Grandeur et servitude des C.J.F.* (Bonne. Paris, 1950).

EDMOND Paul. *Images des chantiers* (Orme rond).

GIOLITTO Pierre. *Histoire de la jeunesse sous Vichy* (Perrin, 1991).

HERVET Robert. *Les chantiers de la jeunesse* (France Empire. Paris, 1950).

Histoire des chantiers de la Jeunesse racontée par des témoins, 1992 (SAM/ CJE-8, rue du Roy, 75008 Paris).

JOSSE Raymond. *Les chantiers de la jeunesse* (Revue d'histoire de la deuxième guerre mondiale. N° 56, octobre 1964).

LA PORTE DU THEIL Joseph de. *Un an de commandement des chantiers de la jeunesse* (Sequana. Paris, 1941).

– *Les chantiers de la jeunesse ont deux ans* (Sequana. Paris, 1942).

– *Souvenirs* (Bachelier-Billaud. Angoulême, 1981).

MAZIER Pierre. *L'Espelido. Histoire des chantiers de la jeunesse en Languedoc-Roussillon* (Lacour. Nîmes, 1989).

RAVAULT Jacques. *L'institution du stage dans les chantiers de la jeunesse* (S.E.V.E. Lyon, 1942).

TABLE DES MATIERES

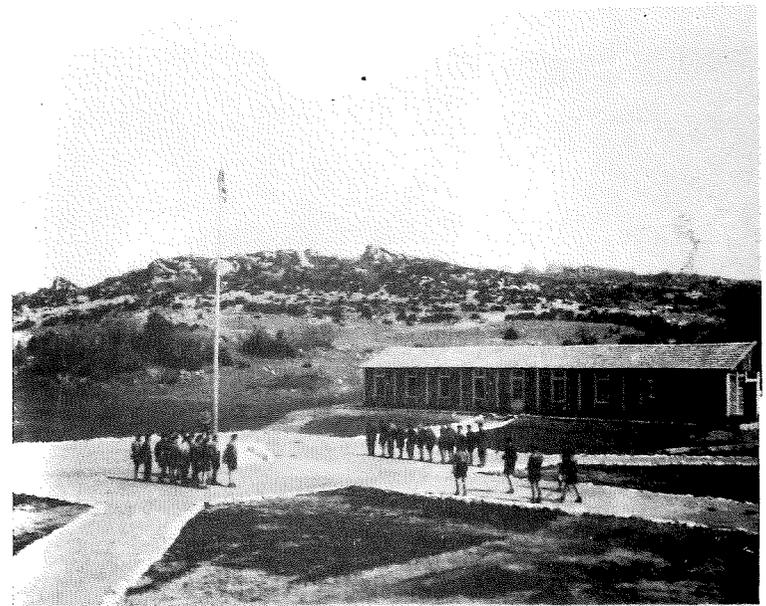
Avant-propos	5
Un général au pied du mur	11
Le temps des pionniers.....	17
Un groupement modèle.....	23
Un mauvais vent	41
Bilan	45
Orientation bibliographique	47



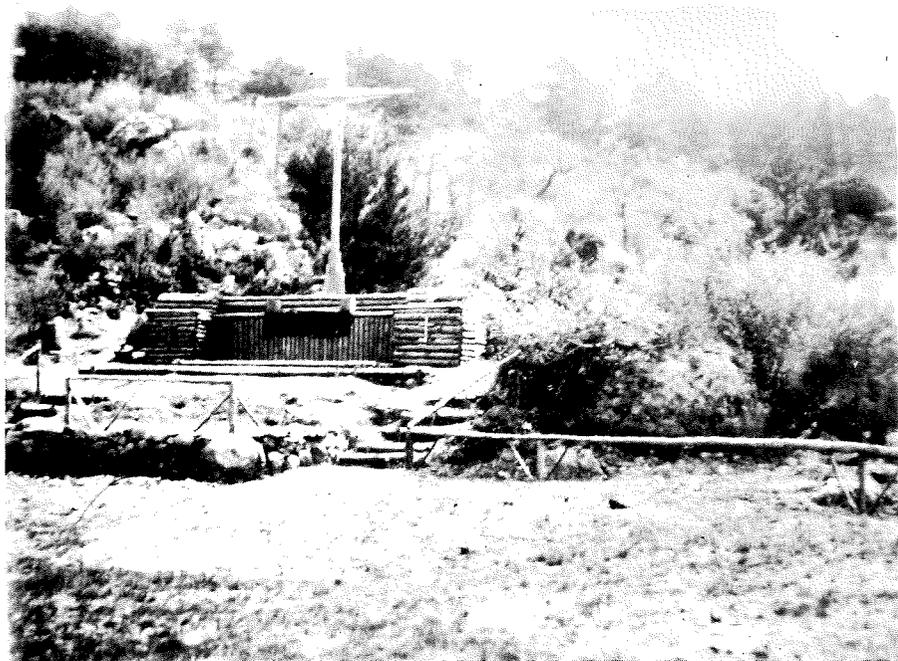
L'équipe des « sénéchaux » du groupe « Bayard » dans la ferme de Nogaret en 1942



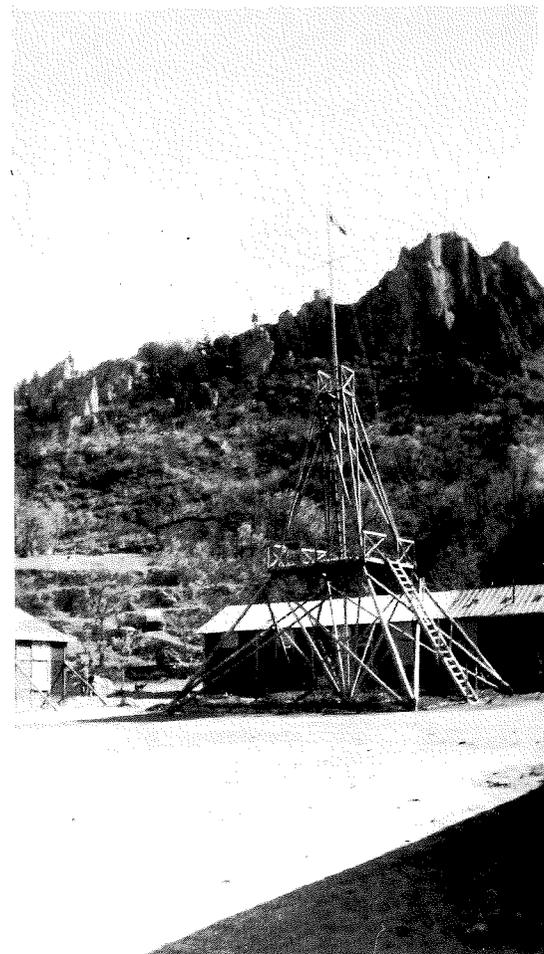
*Un mariage « Chantier » à la Borie Noble.
On remarque, vêtu d'une cape, le commissaire Picquet
(à gauche du troisième rang en partant du bas).*



La cérémonie des couleurs au mas des Gardies.



L'autel en plein air du « Champ du lac » en 1941.



Le mat des couleurs du « Champ du lac ».



Le foyer du groupe « Jean Bart ». Utilisation judicieuse des rondins.



Jusqu'au mois d'octobre 1942, le P.C. du Groupement 24 est installé à la sous-préfecture de Lodève, décorée ici à l'occasion d'une manifestation patriotique. On remarque, sous les fenêtres, les écussons des groupes.



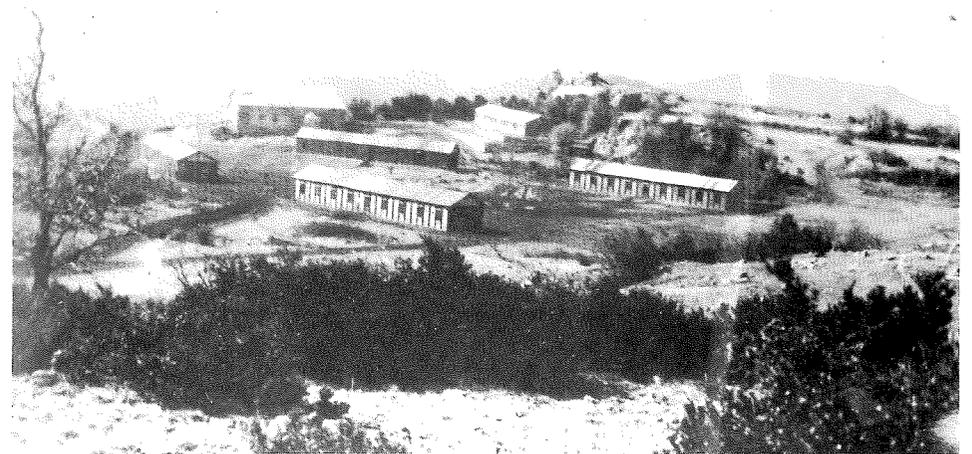
« Notre-Dame de Jeunesse » au milieu des bois.



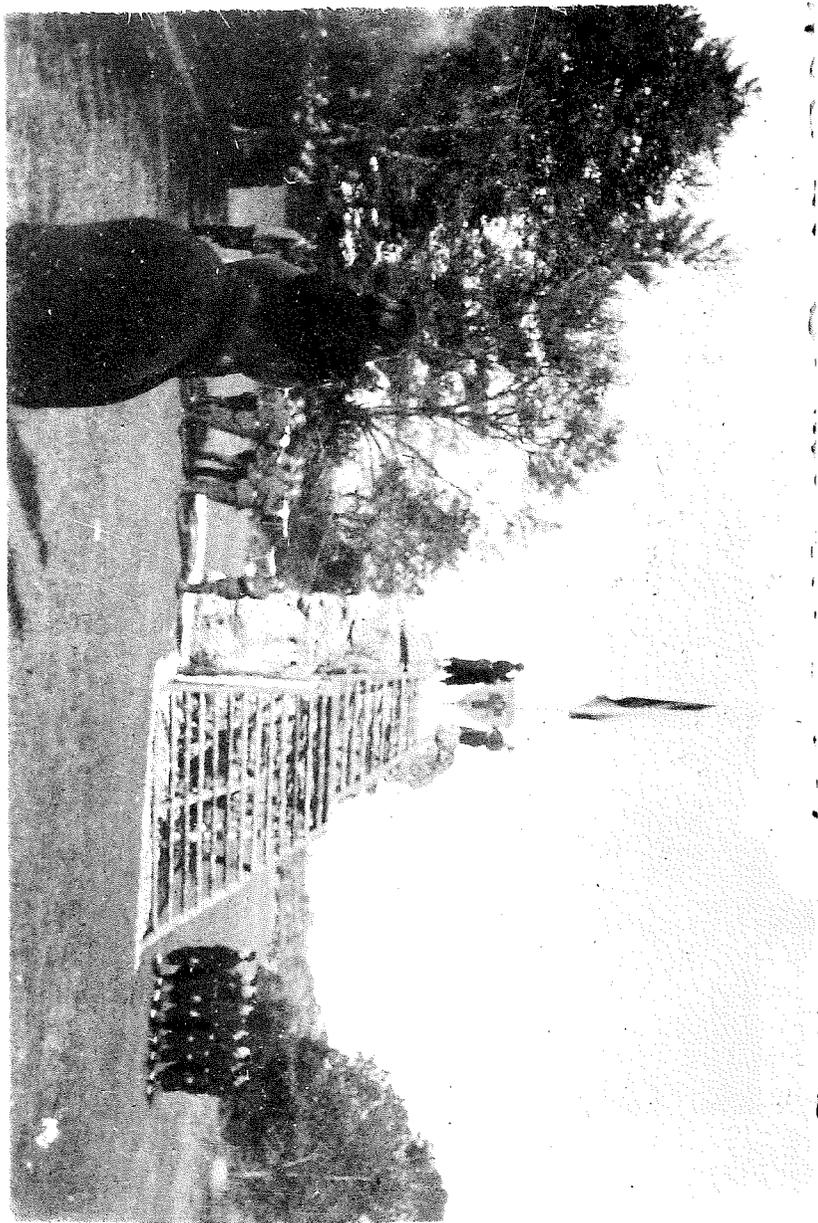
La messe en plein air aux Gardies.



Nogaret. Groupe de « jenues » en tenue de sortie (blouson de cuir).



*Le camp des Gardies en 1942.
Les baraques Adrian sont disposées près de la vieille ferme qui a été retapée.*



La cérémonie des couleurs au mas du Rouquet en 1941.



Un groupe de jeunes à Sylvanès-les-Bains en 1943.



Achévé d'imprimer sur les
Presses de l'Imprimerie Christian LACOUR
à Nîmes (Gard)

En janvier 1993
Dépôt légal du 1er trimestre 1993

